Les Journées Charles Bordes

Tours · 19 octobre 2012
La Riche · 11 novembre 2012

Directeur artistique : Michel Daudin

Sommaire

Editoriaux

Charles Bordes en sa Touraine page 5
Charles Bordes au Prieuré de Saint-Cosme page 7
Au cœur même de l'œuvre de Charles Bordes compositeur page 9

A la rencontre de Charles Bordes & d'Henri Duparc

Conférence vendredi 19 octobre 2012, 19h00 par Michel Daudin page 11

A l'écoute de Henri Duparc - Dimanche 11 novembre 2012 - 11h00

Un bouquet de chefs-d'œuvre pages 13,14
Textes des Mélodies de Henri Duparc pages 16 à 18
Les Artistes page19

Romance et Mélodie : Table Ronde, 15h00

Charles Bordes et Henri Duparc à la croisée des chemins page 20
Les conférenciers page 21

A l'écoute de Charles Bordes - Dimanche 11 novembre 2012 - 17h00

De la Musique encore et toujours pages 24, 25
Textes des Mélodies de Charles Bordes pages 26 à 28
Les Artistes page 29
L'Association Charles Bordes page 30
Le Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance page 30
Charles Bordes et le disque page 31
Le Comité d'Honneur « Charles Bordes » page 31

Les textes de présentation pages 9, 10, 11, 14, 15, 20, 24, 25 sont de Michel Daudin

LES JOURNÉES CHARLES BORDES PRÉSENTENT

LA NOUVELLE MÉLODIE FRANÇAISE

CHARLES BORDES & HENRI DUPARC

19 OCTOBRE 2012

MUSÉE DES BEAUX-ARTS ▪ TOURS

11 NOVEMBRE 2012

PRIEURÉ DE SAINT-COSME ▪ LA RICHE

Ancien Palais des Archevêques : la salle des Etats Généraux
© Sophie CARRÉ-CHESNEAU

CHARLES BORDES EN SA TOURAINE

Jean Germain
Sénateur-Maire de Tours

Si les musiques anciennes partagent avec Tours une longue histoire – des musiciens parmi les plus grands y exercèrent à travers les siècles d'éminentes fonctions – elles ont connu, partout en France et bien au-delà de nos frontières, un remarquable renouveau surtout depuis les cinquante dernières années.

Pourra-t-on croire que – déjà plus d'un siècle auparavant – l'un de nos compatriotes, Charles Bordes, né à Vouvray et éduqué à Tours, put être l'un des plus ardents et imaginatifs pionniers d'un tel renouveau, se mettant en devoir de « re-former » le goût du public comme celui des compositeurs en redonnant tout leur lustre au plain-chant ou aux grandes polyphonies du XVI[e] siècle, oubliés depuis la Révolution… ?

Depuis 2009, centenaire de la mort de Charles Bordes, les « Journées » qui portent désormais son nom s'attachent – avec le succès que l'on sait – à montrer la démarche profondément novatrice qui fut la sienne en faveur de la re-découverte des musiques anciennes.

La quatrième édition de ces Journées nous place cette fois au cœur même de l'œuvre de Charles Bordes compositeur, en nous faisant découvrir ses « Mélodies » écrites sur des poèmes de Verlaine. De prestigieux artistes viennent de les enregistrer en un premier volume de ce qui en sera l'an prochain une « intégrale-événement », faite aux trois-quarts d'inédits au disque : ces grands interprètes vont nous faire revivre, au concert cette fois, l'atmosphère de ces années 1890 à 1910, qui voyaient Henri Duparc et Charles Bordes élever la Mélodie Française vers des cimes dignes du Lied allemand.

La Ville de Tours et la Communauté d'Agglomération Tours-Plus sont fiers, aux côtés du Conseil Général de l'Indre-et-Loire et des Mécènes de ces « Journées», de soutenir d'année en année le développement de la « renaissance » d'une époque, qui prend appui sur l'Université avec le Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance et se communique à nos ensembles de musique ancienne ainsi qu'à tous les partenaires de cette manifestation : Musée des Beaux-Arts, Bibliothèques de Tours, en un bien beau maillage culturel qui participe à l'important rayonnement de cette manifestation.

Souhaitons à vous tous, en attendant la grande commémoration nationale de « Bordes 2013 », cent-cinquantenaire de la naissance de Charles Bordes, d'excellentes « Journées Charles Bordes 2012 ».

Colette Girard
Adjointe au Maire
en charge de la Culture

Les Journées Charles Bordes 2012 célèbrent deux grands compositeurs : Henri Duparc et Charles Bordes.

Charles Bordes est par excellence celui qui a permis de redonner toute leur place aux musiques anciennes dans l'imaginaire collectif. L'action emblématique de ce natif de la Touraine a marqué l'histoire de la musique. Il est bon qu'à notre tour nous puissions re-découvrir son œuvre de compositeur, et ce sont ses Mélodies qui nous sont proposées, au concert comme au disque, par les « Journées Charles Bordes 2012 ».

Charles Bordes fut avec Henri Duparc l'un des auteurs les plus marquants de ce « Lied français » en train de naître : entendre, quasiment ensemble, ces deux génies musicaux chantant Baudelaire ou Verlaine aura de quoi nous ravir, dans la demeure de Ronsard… Rien d'étonnant si Michel Daudin a noué des liens naturels avec l'Académie Francis Poulenc, en lui proposant que Charles Bordes y fût mis à l'honneur l'année passée : 2013 rassemblera à nouveau Francis Poulenc pour le cinquantième anniversaire de sa disparition et Charles Bordes pour les cent cinquante ans de sa naissance. De telles passerelles musicales enrichissent notre connaissance d'univers passionnants en nous proposant des chemins originaux dont les « Journées Charles Bordes » laissent, comme chaque année, trace par un vrai travail d'édition à la fois Internet et discographique.

Cet événement s'inscrit désormais fidèlement dans le paysage artistique tourangeau : conférences, rencontres et concerts y composent un programme qu'accueille depuis déjà trois ans le Musée des Beaux-Arts, et qui pour la toute première fois aura aussi pour écrin le Prieuré de Saint-Cosme.

Que chacune et chacun trouve beaucoup de plaisir dans la participation à ces « Journées ».

Le Prieuré de Saint-Cosme - La Riche © Michel DAUDIN

Le Prieuré de Saint-Cosme, depuis sa fondation en 1092 et jusqu'au XVIII[e] siècle, permit – grâce à la communauté des chanoines qui y résidaient – l'accueil des pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de-Compostelle.

Son histoire fut profondément marquée, aux XV[e] et XVI[e] siècles, bien sûr par la présence très forte en Touraine des Rois de France, mais aussi par l'arrivée de Pierre de Ronsard qui en fut le Prieur. En 1565, le fondateur de La Pléiade y reçut Catherine de Médicis et son fils Charles IX.

Ronsard voulut y connaître son ultime résidence. Il y mourut en 1585.

Aujourd'hui propriété du Conseil Général de l'Indre-et-Loire, le Prieuré de Saint-Cosme est un haut-lieu de la culture et du tourisme, accueillant chaque année des milliers de « pèlerins de la Beauté », lors de saisons musicales ou de festivals : de musique de chambre avec le « Printemps Musical » ou de musique ancienne avec « Voix d'Ici, Voix d'ailleurs ».

Le Prieuré accueille la quatrième édition des « Journées Charles Bordes », consacrée aux illustres poètes ayant inspiré les mélodistes Charles Bordes et Henri Duparc.

CHARLES BORDES AU PRIEURÉ DE SAINT-COSME

© Christophe RAIMBAULT

Patrick Bourdy
Vice-Président chargé de la culture,
de l'animation des monuments,
du mécénat et de la vie associative

Les paysages, la lumière, les sites de notre Touraine ont tout naturellement inspiré les artistes et nourri des personnalités fortes et attachantes dont beaucoup sont universellement connues…

Le Conseil Général illustre et exalte ce formidable talent d'un territoire à travers la valorisation de leurs demeures et de leurs œuvres : création, transmission, puissance féconde, trésor pour l'avenir.

Et Charles Bordes… je l'ai rencontré grâce à Michel Daudin militant convaincu d'un créateur trop mal connu.

Les Journées Charles Bordes seront particulièrement soutenues par le Conseil Général au Prieuré de Saint-Cosme. Ronsard nous y fait signe, sous la lumière des vitraux de Zao Wou Ki et le sourire de François Cheng; les Mélodies de Charles Bordes sur Verlaine - « musique avant toute chose » - et les correspondances Baudelairiennes d'Henri Duparc y éveillent les échos, mêlant leurs délicates harmonies aux sobres espaces voués à l'exaltation des cœurs et des âmes.

Rencontres… nous sommes fiers d'en être les modestes artisans en compagnie de toutes les bonnes volontés, persuadés que le Beau, le Bon, le Vrai doivent, en ces périodes difficiles, affirmer leur admiration du passé et leur foi en l'avenir.

Merci à tous les acteurs de ces Journées et un très grand succès.

Portrait de Charles Bordes gravé par Gorvel © Hors-Texte Revue Musicale V[eme] année N°10 - 1[er] août 1924

AU CŒUR MÊME DE L'ŒUVRE DE CHARLES BORDES COMPOSITEUR

Célébrer Charles Bordes en sa terre natale : treize ans déjà !…

En 1999 voyait le jour l'Ensemble Vocal Charles Bordes : nous avions le plaisir de fonder avec quelques amis chanteurs une association afin d'y rassembler des choristes amateurs et professionnels dans un même élan et une même volonté de valoriser, à travers le personnage de notre grand devancier, toute une vision de la vie musicale héritée de son sens du partage des beautés de la musique vocale.

Depuis 2009, date célébrant le centenaire de la disparition de Charles Bordes, les « Journées » éponymes se sont offert pour mission de redonner à ce grand musicien la place qu'il mérite dans notre mémoire collective. Réalisées en étroite collaboration avec le Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance de l'Université François Rabelais, ces « Journées » permettent d'offrir au public conférences, concerts, disques, site internet publiant tout cela ainsi que des thèses ou des articles de recherche… Que rêver de mieux pour évoquer les multiples aspects de son œuvre : il nous a suffi de suivre son extraordinaire aventure - au carrefour de la musicologie, de l'ethnomusicologie, de la pratique musicale - pour comprendre ce que sa démarche enracina dans notre vie musicale d'aujourd'hui : un éternel retour aux musiques anciennes comme fondation de tout art musical contemporain.

Nous évoquâmes ainsi tour à tour les origines tourangelles de Charles Bordes ; ses Maîtres, César Franck et Charles Gounod ; les grands polyphonistes du XVI[e] siècle qu'il ne cessa de promouvoir à travers la France tout entière, avec ses « Chanteurs de Saint-Gervais », tels Palestrina et Roland de Lassus…

Il nous tardait de faire enfin connaître son œuvre la plus personnelle, composée dans les rares moments de liberté que lui laissaient ses multiples engagements de professeur, de directeur de revues musicologiques, de chef de chœur, d'organisateur de concerts… : ses Mélodies, patiemment, modestement écrites dès ses vingt ans – encore élève de Franck – et presque jusqu'à la veille de sa mort. La plupart de ces merveilles, jaillies du cœur même de son amour pour la poésie, furent créées de son vivant, comme celles – plus célèbres – de Henri Duparc, (par les musiciens de la Société Nationale de Musique le plus souvent) et lui valurent le respect et l'admiration de tous ses confrères. Puis elles tombèrent dans l'oubli, tant Charles Bordes était incapable d'en organiser la publication et encore moins la promotion, trop occupé qu'il était par sa dévorante et généreuse passion pour le partage des musiques des autres…

Claire Croiza, l'immense chanteuse et pédagogue qui forma les plus éminents spécialistes de la Mélodie Française dans la première moitié du XX[e] siècle, prononça une phrase restée fameuse, qui se suffit à elle-même et nous fixait dès lors notre « ardente obligation » : **« Bordes, quand on ne l'ignore pas, on l'aime, mais le plus souvent on l'ignore. Je remercie celles et ceux qui le chantent : ils réparent une grande injustice »**. Un premier volume de l'enregistrement intégral de ces Mélodies sort cet automne, regroupant toutes les mélodies qu'il écrivit sur les poésies de Verlaine, dont la plupart étaient inédites au disque…

Il nous appartient aujourd'hui de remercier tous ceux qui par leur amitié et leur ferveur ont rendu possible la « résurrection » de ces œuvres de Charles Bordes et leur présentation aux côtés de celles d'Henri Duparc : six grands artistes, deux musicologues de haut lignage, un présentateur hors-pair et autant de responsables politiques et culturels de notre Ville et de notre Département nous ont rejoints pour exaucer le vœu de Claire Croiza : justice est faite !

© Claire Garate

Michel Daudin
Fondateur et Directeur artistique
des *Journées Charles Bordes*

A la rencontre de
Charles Bordes & Henri Duparc

Installé dans l'ancien Palais des Archevêques qui jouxte la Cathédrale Saint-Gatien, le Musée des Beaux-Arts possède des collections d'une richesse et d'une variété remarquables, notamment une exceptionnelle série de primitifs italiens, groupés autour des deux joyaux que sont les Mantegna du retable de l'église San Zeno de Vérone.

La « Salle de Diane » du Musée accueille depuis maintenant trois ans les conférences proposées dans le cadre des « Journées Charles Bordes ». Ceci nous rappelle de la façon la plus heureuse que ce fut dans ce même Palais des Archevêques que Charles Bordes put organiser – le 15 décembre 1894 – le premier des innombrables « concerts de propagande » de ses Chanteurs de Saint-Gervais, concert qu'il voulut bien naturellement réserver à sa ville natale. Cet événement eut lieu dans l'ancienne chapelle de l'Archevêché, aménagée au XIX^e siècle dans l'antique Salle des Etats Généraux (voir page 4) et connut un immense succès, si l'on en croit le *Journal de l'Indre-et-Loire* paru deux jours plus tard…

HENRI DUPARC ET CHARLES BORDES

UN MÊME MAÎTRE, DE MULTIPLES RENCONTRES MUSICALES ET AMICALES, UNE PASSION COMMUNE ET UN MÊME DON POUR LA MÉLODIE ...

Quand Charles Bordes (1863-1909) arrive à Paris en 1879, César Franck est depuis sept ans le professeur d'orgue réputé du Conservatoire et c'est chez lui que veut étudier l'adolescent de 16 ans. En 1863, année même de la naissance de Bordes, Henri Duparc (1848-1933) - fasciné aussi par le même César Franck qui n'était encore à l'époque que professeur de piano au collège de Vaugirard - s'engageait déjà, du haut de ses quinze ans, sur le chemin de la musique…

Les points de rencontre entre nos deux musiciens ne s'arrêtent pas là : dans le début des années 1880, Bordes et Duparc, de quinze ans son aîné, sans être des intimes, se retrouvent régulièrement. C'est dans l'appartement des frères Bordes, rue de La Rochefoucauld, que Charles et son frère aîné Lucien, violoncelliste de l'Opéra de Paris, avec sa future épouse la grande pianiste Marie-Léontine Bordes-Pène, reçoivent leurs amis pour des soirées musicales. S'y donnent rendez-vous (en présence assez souvent du « Père Franck ») des Fauré, Saint-Saëns, D'Indy, Chausson, Chabrier, Lalo et autres Dukas… Véritables agapes musicales, où ***« l'on commençait à quatre heures du soir pour finir à deux heures du matin. On ne s'interrompait que pour aller dîner joyeusement en bande à La Truie qui file ou dans un débit-restaurant de la rue de La Bruyère… C'est là que nous apprîmes le Prix de Rome de Debussy… Ah, le joli temps pour l'Art et les artistes »*** (Article du Courrier Musical de Paris du 1er Juin 1931, cité par J.M. Fauquet – « César Franck » - Fayard, Paris 1999 – p.637/38). C'est dire la proximité artistique de Bordes et de Duparc. La mise en regard de leurs univers mélodiques est chose passionnante, car ils sont tous deux, bien qu'avec des esthétiques différentes, placés – après Hector Berlioz et Charles Gounod – à la « croisée des chemins » entre Romance et Mélodie.

Les Mélodies d'Henri DUPARC, au nombre de seize plus un duo, sont la seule part de son œuvre qui soit passée à la postérité (il les en jugea seules dignes, détruisant quasiment toutes ses autres compositions). C'est en raison d'une profonde originalité et d'une facture extraordinairement exigeante. Elles ont pour support des œuvres poétiques majeures de Baudelaire, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, François Coppée ou de l'anglais Thomas Moore, à côté de quelques œuvres plus mineures de Jean Lahor ou de Robert de Bonnières.

Seize, c'est aussi le nombre de Mélodies que Charles Bordes consacra au seul Paul Verlaine. Mais ceci ne représente qu'à peine la moitié d'un catalogue de près de quarante opus où l'on trouve aussi, entre autres, Francis Jammes, grand ami des deux musiciens, mais que Duparc aura connu trop tard, à une époque où il a renoncé à écrire.

A l'écoute de Henri Duparc

Fac-similé d'un autographe d'Henri Duparc (Propriété de la maison Rouart et Lerolle).

© « 50 ans de Musique Française » - Tome II - p.20 - Les Editions Musicales de la Librairie de France (Paris 1925)

Dimanche 11 Novembre 2012 - 11h00

La Riche, Prieuré de Saint-Cosme

Photo © Rouart

- L'invitation au voyage
- Sérénade florentine
- La Vague et la Cloche
- Extase
- Le Galop
- Lamento
- Testament
- Chanson triste
- Phidylé
- Soupir
- Le Manoir de Rosemonde
- Elégie
- La Vie antérieure

SOPHIE CARRÉ-CHESNEAU
PIANO
JEAN-FRANÇOIS ROUCHON
BARYTON

LES MÉLODIES D'HENRI DUPARC,
Un bouquet de chefs-d'œuvre, seuls survivants d'une œuvre sacrifiée...

Henri Fouques-Duparc (1848-1933) eut à faire face à un destin tragique car une affection grave, dénommée alors « psychasthénie », le toucha dès l'âge de 20 ans et ne le lâcha plus. Après une trop brève période créatrice prenant fin en 1884 (le compositeur a 36 ans), il ne connut plus que cinquante longues années de souffrances où il ne cessa de réviser de manière obsessionnelle ses premières œuvres, brûlant systématiquement les suivantes, avant de les ré-écrire encore et encore pour les brûler à nouveau… Dix-sept mélodies dont un duo, c'est – avec une ou deux pages d'orchestre et un unique motet – tout ce qui survivra du génie d'un des compositeurs de cette époque qui aura donné à la mélodie française ses plus belles lettres de noblesse.

Elevé chez les Jésuites et par des parents plutôt réticents à l'art musical (son père, surtout, polytechnicien dirigeant les chemins de fer de l'Ouest, sa mère auteur d'ouvrages de catéchèse pour enfants…), le jeune Duparc connaît vite la frustration… Adolescent, il entreprend pourtant en 1863 (il a 15 ans) d'étudier la musique avec César Franck, son fascinant professeur de piano du Collège de Vaugirard, qui – émerveillé de ses dons – lui enseigne très vite la composition en lui apprenant les Lieder de Schubert et Schumann… Franck présentera son jeune élève trois ans plus tard à Franz Liszt lors d'une exécution à Saint-Eustache de la « Messe de Gran » du compositeur hongrois : le jeune homme n'oubliera jamais ce moment !

1868-69 : les « Cinq Mélodies Opus 2 » (***Chanson triste, Soupir, Sérénade, Romance de Mignon, Le Galop***) jaillissent de sa plume et sont publiées dans le même élan. Contrairement à celles qui virent le jour plus tard, ces mélodies ne furent jamais révisées par leur auteur, et seront – à l'exception toutefois de la première, qu'il orchestra en 1911 – « abandonnées à leur juvénile imperfection » selon l'expression de Brigitte François-Sappey*. Hélas cette année 1869 va voir Duparc échouer à la licence en droit à laquelle l'oblige son père, et c'est dans les pires conditions qu'il va, à propos de sa vie sentimentale, devoir affronter l'autoritarisme de ce dernier. Son père lui impose, lui inflige pourrait-on dire, quasiment trois ans de fiançailles avant qu'il ne soit autorisé à épouser Ellie Mac Swiney, jeune et ravissante écossaise rencontrée en 1868 dont il est tombé amoureux.

Il vit alors une première crise névrotique, à type d'agoraphobie.

Dépit ou sens patriotique ? Il s'engage en 1870 sous les armes, participe dans la Garde Mobile à la défense de Paris et se lie alors d'amitié avec Vincent D'Indy, plus jeune que lui de trois ans, lui aussi engagé volontaire, qui de surcroît habite la même maison que sa future belle famille... Duparc présente bientôt son jeune ami à César Franck, rencontre qui ne sera pas sans conséquences ! De cette époque datent quatre nouvelles mélodies : ***Au pays où se fait le guerre, Invitation au voyage*** – composée en Octobre 70 en plein siège de Paris sur le somptueux poème de Baudelaire, l'une des plus célèbres mélodies françaises jamais écrites – puis le duo ***La Fuite*** et enfin ***La Vague et la Cloche***, pensée d'abord pour l'orchestre puis réduite pour piano par D'Indy son dédicataire. Dès cette année de guerre, la santé nerveuse de Duparc donne à son entourage les plus vives inquiétudes. L'été 1871 sera assez catastrophique pour l'état mental du jeune homme, qui semble céder à un épuisement inexplicable. C'est le 9 Novembre 1871 qu'il épouse enfin sa chère Ellie Mac Swiney, moment étrange où la joie du mariage est déjà comme fissurée par le destin.

Cette même année 1871 avait vu la création de la Société Nationale de Musique par Camille Saint-Saëns, Romain Bussine et César Franck, aidés par Alexis de Castillon, (en présence de Fauré, Massenet, Dubois pour ne citer que les personnalités les plus marquantes). Duparc, bien que seul à ne pas être issu du Conservatoire, s'y trouve naturellement intégré par sa proximité avec Franck. (Il remplacera Castillon au secrétariat deux ans plus tard et jusqu'en 1882). L'anti-germanisme de la devise « Ars Gallica » inscrite au fronton de la Société Nationale allait – pour Duparc mais aussi pour bien d'autres : D'Indy, Chausson, Dukas, Chabrier, Bordes – rendre difficile l'aveu de leur fascination pour Wagner… Duparc prendra ce débat tellement à cœur qu'il se mettra en devoir de composer (probablement autour de 1874) un véritable « mètre-étalon » du « wagnérisme à la française » dont parle Rémy Stricker** : ***Extase***, sur un poème du symboliste Jean Lahor, est un véritable chef-d'œuvre de chromatisme musical bien proche des pulsions sublimement mortifères de *Tristan et Isolde*.

Elégie, datée aussi de 1874, rappelle davantage harmoniquement l'influence de Schumann, même si le texte en est emprunté – comme par Berlioz pour sa propre « Elégie » – aux « Irish songs » de Thomas Moore, que Duparc fit traduire en prose française par son épouse écossaise.

Encore une longue période de silence puis, au cours des années 1879-80, vont voir le jour deux mélodies :

• ***Le Manoir de Rosemonde***, sur un poème de Robert de Bonnières, ami personnel du compositeur, œuvre que Duparc remaniera plusieurs fois avant de la présenter à la Société Nationale le 25 Mars 1882 pour ne l'orchestrer qu'en 1912 ;

• ***Sérénade florentine***, cette « petite Sérénade à laquelle je tiens assez parce qu'elle sort de la note triste ou violente des autres » dit son auteur, a des allures modales que ne renieraient ni Bordes ni Fauré.

On connaît mal la date de composition de ***Phidylé***, sur le « Poème antique » de Leconte de Lisle. Cette mélodie est à rattacher, comme ***Extase***, à la veine wagnérienne de Duparc. Probablement esquissée dès 1872, elle est révisée en 1882 et sera orchestrée avec le plus grand soin vers 1891-92, en même temps que ***L'Invitation au voyage***. Dans une des lettres au compositeur et amiral Jean Cras, son seul et unique disciple, Henri Duparc avoue à propos de ce chef-d'œuvre : « Phidylé est mon vase brisé… », révélant le tourment créatif de l'auteur et la terrible souffrance mentale qu'il endure.

Une autre de ces lettres à Jean Cras, datant du 15 Juin 1903, traduit encore les douloureuses contradictions intérieures du musicien, écartelé entre nationalisme et wagnérisme : à son jeune élève, plongé dans l'étude de la modalité, Duparc écrit : ***« … Nous autres, musiciens français, sommes loin de connaître assez la musique populaire de notre pays ! Aussi n'y a-t-il pas, à proprement parler, de musique française : nous ne sommes que de faux Allemands, parce que nos vrais musiciens ont été élevés dans l'étude et l'admiration des chefs-d'œuvre allemands, sans même connaître les merveilleux chants de nos provinces françaises qui nous auraient fait une âme musicale française…»***. On croirait entendre Charles Bordes… Il s'en faut donc de beaucoup que Duparc ait vu en Wagner un incontournable modèle : il juge bien trop forte l'influence de sa musique sur la musique française, et met en garde ses amis, Chabrier, Dukas, Chausson, autant que lui-même, contre cet écueil. Au moment où Jean Cras élabore l'orchestration de son drame lyrique « Polyphème », il lui écrit le 23 Janvier 1920 :

« … J'estime que, dans une œuvre dramatique, l'expression de la phrase chantée et de l'accent vocal doit dominer tout le reste. La polyphonie expressive ne doit être employée (à de rares exceptions) que pendant les silences de la voix : le contraire est une erreur qui nous vient de Wagner, mais une erreur quand même, et je trouve que Dukas, malgré son très grand talent, y est souvent tombé dans Ariane et Barbe Bleue. » Chausson avait entendu la même mise en garde à propos de son « Roi Arthus ».

Deux années encore, 1883 et 1884, puis Duparc cessera d'écrire. Trois dernières mélodies vont mettre un point final à une œuvre unique :

• ***Lamento***, dédiée à Gabriel Fauré, utilise trois strophes du poème de Théophile Gautier que Berlioz avait intitulé *Au Cimetière* dans ses « Nuits d'Eté ». Cette pièce remarquable sonne comme un glas funèbre avec ses accords descendants chromatiques lentement étalés, comme le sont les quatre pieds des vers du poète chaque fois répétés en écho à la rime précédente.

• ***Testament***, sur des vers d'Armand Sylvestre, contraste violemment avec la mélodie précédente, et nous transporte dans une théâtralisation inhabituelle où les images se bousculent et bousculent aussi la ligne de chant qui se distord dans de larges intervalles, sous des rafales hyper-chromatiques. Duparc présentera cette mélodie à la Société Nationale le 16 Avril 1898 seulement et reviendra très souvent dessus pour ne parvenir à lui donner sa forme orchestrale définitive que seulement en 1912…

• ***La Vie antérieure***, dédiée à Joseph-Guy Ropartz sera la dernière mélodie livrée par Duparc (il détruisit *Recueillement*, écrite entre 1885 et 1887 sur un poème aussi de Baudelaire).

Ce « secret douloureux qui me faisait languir » clôt donc définitivement – à seulement 36 ans – la vie créatrice de ce génie qui s'enfermera désormais, seul, dans l'image fantasmée de cet idéal « vécu » de toutes les fibres de son imaginaire, et rendant tout futur indiciblement vain… futur qu'il voudra néanmoins traverser stoïquement, et qu'il peuplera de ses terribles exigences et obsessions pendant encore près de cinquante ans !…

* Brigitte François-Sappey : *Henri Duparc*
Guide de la mélodie et du lied – Fayard, Paris 1996, p.190

** Remy Stricker : *Les mélodies de Duparc*
Librairie Actes-Sud, Arles 1996, p.78 à 81

Invitation au voyage
(Charles Baudelaire – Les Fleurs du Mal)

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble,
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble.
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.
  Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
  Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre,
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.
  Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
  Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière !
  Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
  Luxe, calme et volupté.

Sérénade Florentine - *(Jean Lahor)*

Étoile dont la beauté luit
Comme un diamant dans la nuit,
Regarde vers ma bien-aimée
Dont la paupière s'est fermée.
Et fais descendre sur ses yeux
La bénédiction des cieux.
Elle s'endort... Par la fenêtre
En sa chambre heureuse pénètre ;
Sur sa blancheur, comme un baiser,
Viens jusqu'à l'aube te poser
Et que sa pensée, alors, rêve
D'un astre d'amour qui se lève !

La Vague et la Cloche - *(François Coppée)*

Une fois, terrassé par un puissant breuvage,
J'ai rêvé que parmi les vagues et le bruit
De la mer je voguais sans fanal dans la nuit,
Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage.

L'Océan me crachait ses baves sur le front
Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles ;
Les lames s'écroulaient ainsi que des murailles
Avec ce rythme lent qu'un silence interrompt.

Puis, tout changea. La mer et sa noire mêlée
Sombrèrent. Sous mes pieds s'effondra le plancher
De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher,
Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.

J'étreignais la criarde opiniâtrement,
Convulsif et fermant dans l'effort mes paupières,
Le grondement faisait trembler les vieilles pierres,
Tant j'activais sans fin le lourd balancement.

Pourquoi n'as-tu pas dit, ô rêve ! où Dieu nous mène ?
Pourquoi n'as-tu pas dit s'ils ne finiraient pas,
L'inutile travail et l'éternel fracas
Dont est faite la vie, hélas ! la vie humaine ?

Extase *(Jean Lahor)*

Sur un lys pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort
Mort exquise, mort parfumée
Du souffle de la bien aimée ...
Sur ton sein pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort...

Le Galop - *(Sully Prudhomme)*

Agite, bon cheval, ta crinière fuyante,
Que l'air autour de nous se remplisse de voix !
Que j'entende craquer sous ta corne bruyante
Le gravier des ruisseaux et les débris des bois.

Aux vapeurs de tes flancs mêle ta chaude haleine,
Aux éclairs de tes pieds, ton écume et ton sang !
Cours, comme on voit un aigle, en effleurant la plaine
Fouetter l'herbe d'un vol sonore et frémissant!

« Allons, les jeunes gens, à la nage ! à la nage ! »
Crie à ses cavaliers le vieux chef de tribu ;
Et les fils du désert respirent le pillage,
Et les chevaux sont fous du grand air qu'ils ont bu !

Nage ainsi dans l'espace, ô mon cheval rapide,
Abreuve-moi d'air pur, baigne-moi dans le vent ;
L'étrier bat ton ventre, et j'ai lâché la bride.
Mon corps te touche à peine, il vole en te suivant.

Brise tout, le buisson, la barrière ou la branche ;
Torrents, fossés, talus, franchis tout d'un seul bond ;
Cours, je rêve et sur toi, les yeux clos, je me penche...
Emporte, emporte-moi dans l'inconnu profond !

Lamento *(Théophile Gautier)*

Connaissez-vous la blanche tombe,
Où flotte avec un son plaintif
  L'ombre d'un if ?
Sur l'if une pâle colombe,
Triste et seule au soleil couchant,
  Chante son chant :

Un air maladivement tendre,
À la fois charmant et fatal,
  Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre ;
Un air, comme en soupire aux cieux
  L'ange amoureux. On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unisson
  De la chanson,
Et du malheur d'être oubliée
Se plaint dans un roucoulement
  Bien doucement.

Sur les ailes de la musique
On sent lentement revenir
  Un souvenir ;
Une ombre de forme angélique,
Passe dans un rayon tremblant,
  En voile blanc.

Les belles-de-nuit demi-closes,
Jettent leur parfum faible et doux
  Autour de vous,
Et le fantôme aux molles poses
Murmure en vous tendant les bras:
  « Tu reviendras ? »

Oh! jamais plus, près de la tombe,
Je n'irai, quand descend le soir
  Au manteau noir,
Écouter la pâle colombe
Chanter sur la branche de l'if
  Son chant plaintif !

Testament *(Armand Silvestre)*

Pour que le vent te les apporte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon cœur mort !

Toute ma sève s'est tarie
Aux clairs midis de ta beauté,
Et, comme à la feuille flétrie,
Rien de vivant ne m'est resté ;

Tes yeux m'ont brûlé jusqu'à l'âme,
Comme des soleils sans merci !
Feuille que le gouffre réclame,
L'autan va m'emporter aussi...

Mais avant, pour qu'il te les porte
Sur l'aile noire d'un remord,
J'écrirai sur la feuille morte
Les tortures de mon coeur mort !

Chanson triste *(Jean lahor)*

Dans ton cœur dort un clair de lune,
Un doux clair de lune d'été,
Et pour fuir la vie importune,
Je me noierai dans ta clarté.

J'oublierai les douleurs passées,
Mon amour, quand tu berceras
Mon triste cœur et mes pensées
Dans le calme aimant de tes bras.

Tu prendras ma tête malade,
Oh ! quelquefois, sur tes genoux,
Et lui diras une ballade
Qui semblera parler de nous ;

Et dans tes yeux pleins de tristesse,
Dans tes yeux alors je boirai
Tant de baisers et de tendresse
Que peut-être je guérirai.

Soupir *(Sully Prudhomme)*

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais, fidèle, toujours l'attendre,
  Toujours l'aimer !

Ouvrir les bras, et, las d'attendre,
Sur le néant les refermer !
Mais encor, toujours les lui tendre
  Toujours l'aimer.

Ah ! ne pouvoir que les lui tendre
Et dans les pleurs se consumer,
Mais ces pleurs toujours les répandre,
  Toujours l'aimer...

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais d'un amour toujours plus tendre
  Toujours l'aimer. Toujours !

Phidylé *(Leconte de Lisle)*

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peupliers,
Aux pentes des sources moussues,
Qui dans les prés en fleur germant par mille issues,
Se perdent sous les noirs halliers.

Repose, ô Phidylé ! Midi sur les feuillages
Rayonne et t'invite au sommeil.
Par le trèfle et le thym, seules, en plein soleil,
Chantent les abeilles volages.

Un chaud parfum circule au détour des sentiers,
La rouge fleur des blés s'incline,
Et les oiseaux, rasant de l'aile la colline,
Cherchent l'ombre des églantiers.

Les taillis sont muets ; le daim, par les clairières,
Devant les meutes aux abois
Ne bondit plus ; Diane, assise au fond des bois,
Polit ses flèches meurtrières.

Dors en paix, belle enfant aux rires ingénus,
Aux nymphes agrestes pareille !
De ta bouche au miel pur j'écarterai l'abeille,
Je garantirai tes pieds nus.

Laisse sur ton épaule et ses formes divines,
Comme un or fluide et léger,
Sous mon souffle amoureux courir et voltiger
L'épaisseur de tes tresses fines !

Sans troubler ton repos, sur ton front transparent,
Libre des souples bandelettes,
J'unirai l'hyacinthe aux pâles violettes,
Et la rose au myrte odorant.

Belle comme Érycine aux jardins de Sicile,
Et plus chère à mon coeur jaloux,
Repose ! Et j'emplirai du souffle le plus doux
La flûte à mes lèvres docile.

Je charmerai les bois, ô blanche Phidylé,
De ta louange familière ;
Et les nymphes, au seuil de leurs grottes de lierre,
En pâliront, le coeur troublé.

Mais quand l'Astre, incliné sur sa courbe éclatante,
Verra ses ardeurs s'apaiser,
Que ton plus beau sourire et ton meilleur baiser
Me récompensent de l'attente !

Le Manoir de Rosemonde *(Robert de Bonnières)*

De sa dent soudaine et vorace,
Comme un chien l'amour m'a mordu...
En suivant mon sang répandu,
Va, tu pourras suivre ma trace...

Prends un cheval de bonne race,
Pars, et suis mon chemin ardu,
Fondrière ou sentier perdu,
Si la course ne te harasse !

En passant par où j'ai passé,
Tu verras que seul et blessé
J'ai parcouru ce triste monde.

Et qu'ainsi je m'en fus mourir
Bien loin, bien loin, sans découvrir
Le bleu manoir de Rosemonde.

Elégie *(d'après Thomas Moore)*

Oh ! ne murmurez pas son nom ! Qu'il dorme dans l'ombre,
Où, froide et sans honneur, repose sa dépouille.
Muettes, tristes, glacées, tombent nos larmes,
Comme la rosée de la nuit, qui sur sa tête humecte le gazon ;

Mais la rosée de la nuit, bien qu'elle pleure en silence,
Fera briller la verdure sur sa couche
Et nos larmes, en secret répandues,
Conserveront sa mémoire fraîche et verte dans nos cœurs.

Sérénade *(Gabriel Marc)*

Si j'étais, ô mon amoureuse,
La brise au souffle parfumé,
Pour frôler ta bouche rieuse,
Je viendrais craintif et charmé.

Si j'étais l'abeille qui vole,
Ou le papillon séducteur,
Tu ne me verrais pas, frivole,
Te quitter pour une autre fleur.

Si j'étais la rose charmante
Que ta main place sur ton coeur,
Si près de toi toute tremblante
Je me fanerais de bonheur.

Mais en vain je cherche à te plaire,
J'ai beau gémir et soupirer.
Je suis homme, et que puis-je faire ?
T'aimer... Te le dire ... Et pleurer !

Les Artistes

JEAN-FRANÇOIS ROUCHON
BARYTON

Jean-François Rouchon étudie le chant et la musique de chambre au CNSMD de Lyon et à la Guildhall School of Music and Drama à Londres. Il se perfectionne ensuite au Conservatorium van Amsterdam et au Conservatoire Royal de Bruxelles, dans les classes d'interprétation du lied fondées par Udo Reinemann, auprès de Hartmut Höll, Mitsuko Shirai, Sarah Walker, Helmut Deutsch, Wolfgang Holzmair, Julius Drake... Il reçoit également les conseils du baryton allemand Thomas Quasthoff. Il obtient en 2009 le 2ème Prix au Concours International Lied et Mélodie de Enschede (Pays-Bas).

Ses concerts et récitals l'emmènent dans de nombreuses salles de concert en France, Belgique, Pays-Bas, Suisse, Espagne, Italie et au Shanghaï Concert Hall, aux côtés des pianistes Jamal Moqadem, Billy Eidi, Noël Lee. Il est l'invité de différents festivals, comme la Folle Journée de Nantes, où il chante les ***Rückert Lieder*** de Mahler avec orchestre. On a pu l'entendre régulièrement sur France Musique dans des programmes et concerts consacrés au lied et à la mélodie.

Son répertoire s'étend également de l'oratorio baroque – notamment les œuvres de J.S. Bach – à la musique religieuse contemporaine.

Sur la scène lyrique, il chante en particulier le rôle titre de ***Pelléas*** et ***Mélisande*** en 2012.

Jean-François Rouchon enseigne le chant lyrique au Conservatoire de Cergy-Pontoise. Depuis 2011, il mène, en vue de l'obtention du Doctorat d'Interprète, un travail de recherche sur les mélodies de Charles Bordes (1863-1909).

SOPHIE CARRÉ-CHESNEAU
PIANO

Issue d'une famille de musiciens - une mère professeur de piano, un frère qui deviendra compositeur - Sophie Carré-Chesneau reçoit dès son plus jeune âge l'enseignement de Marcel Ciampi qui la conseillera jusqu'à sa disparition. Après un parcours rapide et remarqué en Touraine où elle obtient en quelques mois, à quinze ans, son Premier Prix de piano à l'unanimité dans la classe de Claude Bonneton, elle ne tarde pas à rejoindre le Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris.

La fameuse école de la « Rue de Madrid » lui donne la chance de poursuivre sa formation auprès de Raymond Trouard pour le piano et de Nelly Pasquier pour la musique de chambre. Elle recevra également les conseils d'Yvonne Loriod-Messiaen. C'est en 1977 qu'elle achève son cycle d'études au cours duquel se confirme sa véritable vocation de musicienne chambriste, couronnée par un Premier Prix à l'unanimité. Elle poursuivra assez longtemps sa collaboration avec son partenaire en duo, le violoncelliste Jacques Bernaert, en compagnie duquel elle enregistrera pour Radio-France et jouera en concerts en France et à l'étranger. Depuis de nombreuses années, elle est étroitement associée aux projets développés sous l'impulsion du baryton Patrick Vilet. Par ailleurs, elle se produit avec lui en récitals de mélodies françaises et de lieder. Elle collabore depuis 2003 avec Michel Daudin, fondateur de l'Ensemble Charles Bordes puis des « Journées Charles Bordes ».

Parallèlement à sa vie de musicienne, elle est Professeur d'Enseignement Artistique chargée d'une classe de piano au Conservatoire à Rayonnement Départemental de Châtellerault.

ROMANCE ET MÉLODIE
CHARLES BORDES ET HENRI DUPARC À LA CROISÉE DES CHEMINS

La Romance et la Mélodie sont deux genres musicaux qui marquent l'évolution de la musique vocale entre le XVIII[e] siècle et nos jours. Faut-il les opposer ou doit-on les considérer plutôt comme représentant les tensions évolutives, tantôt simultanées, tantôt successives, de l'union entre poésie et musique au fil de tout un siècle ?

Au moment où César Franck, pénétré de toute une culture vocale germanique, enseigne dans les années 1860- 1880 à ses deux disciples, Henri Duparc puis Charles Bordes – que quinze ans séparaient mais qui partagèrent une authentique passion pour leur Maître commun – Romance et Mélodie cohabitent encore assez largement. Mais bientôt la notion de « Lied Français » impose chez un nombre croissant de compositeurs des canons esthétiques sans doute différents mais surtout plus exigeants, à la mesure de la qualité croissante des textes poétiques retenus. La Mélodie va alors sans doute mieux satisfaire ces exigences nouvelles dont se dote, dans le dernier quart du XIXe siècle, un art qui fleurit dans des salons certes bourgeois mais de plus en plus cultivés.

Si l'on en croit Michel FAURE*, ***« En tant que genre musical, la mélodie française apparaît aux alentours de 1830. Elle se distingue de la Romance parce que les vers mis en musique sont en général d'une qualité littéraire plus soignée, qu'ils ne racontent aucune histoire, que leur musique – loin d'être un simple timbre souvent exploité auparavant, est originale et qu'elle s'efforce de prendre en compte la signification du texte… »***

La Romance semble en effet avoir amorcé à partir de la Restauration un véritable déclin : son appellation, moins en vogue, devient plus ambiguë, et l'on voit paraître autour de 1850 des « Anthologies de Romances, Mélodies et Chansonnettes ». Ecrite sur des poèmes de forme strophique, la Romance repose en principe sur un thème simple, comme l'est par exemple la *Ballade du Roi de Thulé* que chante Marguerite dans la « *Damnation de Faust* » de Berlioz. D'abord accompagnée par la harpe, elle l'est de plus en plus au piano, mais avec une harmonie souvent des plus simplistes. Le caractère très lucratif des multiples éditions « populaires » de Romances leur donne une connotation un peu galvaudée qui va peu à peu écarter les grands compositeurs d'un genre devenu par trop commun…

C'est en vérité Berlioz qui commence, dès 1830, à utiliser le terme de **« Mélodie »** avec ses *« Mélodies Irlandaises »* écrites sur les poèmes de Thomas Moore, ce qui ne l'empêche pas à la même époque de continuer à cultiver le genre de la Romance avec par exemple « *Le Jeune Pâtre breton* ». Placé au cœur même de l'évolution relative des deux genres, Berlioz ne se privera pas – sur un même texte, celui de « La Captive » de Victor Hugo par exemple – d'écrire d'abord une Romance strophique pour violoncelle et piano, avant de ré-écrire pour ce texte deux ans plus tard une véritable mélodie avec orchestre. Gounod – lui aussi – se trouve au cœur de ces évolutions, et les grands textes poétiques de Lamartine ou de Victor Hugo, avant ceux de Baudelaire, Verlaine et bien d'autres, justifient de plus en plus le soin croissant apporté par les compositeurs à leur habillage musical.

Formes de musique de chambre vocale par excellence, Romance et plus encore Mélodie évoluent peu à peu vers un enrichissement de leur parure instrumentale : vont ainsi s'ajouter au piano d'autres instruments mélodiques comme le cor d'harmonie, le violoncelle ou l'alto, comme avec Brahms, puis le quatuor à cordes comme pour Ernest Chausson, avec son « Poème de l'Amour et de la Mer ». Bientôt, tant en France pour la Mélodie qu'en Allemagne pour le Lied, il deviendra impératif de dépasser même ce cadre chambriste et l'on va concevoir de plus en plus les œuvres lyriques avec un accompagnement orchestral, quitte pour les compositeurs à « réduire » ensuite ces œuvres pour accompagnement au piano seul afin d'en faciliter la présentation dans des contextes plus intimes ou moins solennels. César Franck commence à suivre ce mouvement que Henri Duparc et Charles Bordes amplifieront.

Selon Sylvie Douche : ***« Charles Bordes, comme Henri Duparc, ont tous deux apporté une contribution non négligeable à l'histoire de la mélodie française. En dépit de nombreuses convergences concernant leur formation musicale commune, leurs cercles amicaux et lieux de fréquentation, ils développèrent - dans leurs compositions respectives - des partis pris passablement éloignés, en raison de références esthétiques quelque peu différentes. »***

*Article « Mélodie » : Dictionnaire de la musique en France au XIX[e] siècle– Editions Fayard, Paris, 2003, p.768

GILLES CANTAGREL

© Mathilde Cantagrel

Musicologue, organiste, écrivain, il collabore aux revues musicales *Harmonie* et *Diapason* puis s'oriente vers la radio. Il y connaît de vrais succès et dirige bientôt les programmes de France Musique, en même temps qu'il assume la vice-présidence de la commission musicale de l'Union européenne de radio-télévision. Auteur d'une série de films sur l'histoire de l'orgue, il préside de 2003 à 2008 l'Association des Grandes Orgues de Chartres. Il a été Maître de Conférences à la Sorbonne et intervient en Europe et en Amérique du Nord, tant dans les conservatoires les plus réputés, à Paris ou au Québec, ou dans des symposiums universitaires, que comme membre de nombreux jurys de concours internationaux. Spécialiste unanimement reconnu de J.S. Bach, il siège au conseil de surveillance de la Fondation Bach de Leipzig. Depuis 2006, il est membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts.

SYLVIE DOUCHE

© DR

Après des études à la Sorbonne et au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris, Sylvie Douche effectua un diplôme de troisième cycle en Histoire de l'art (à Paris I) et en Lettres modernes (à Paris IV).
Pianiste, agrégée, Docteur et Maître de Conférences habilitée en Musicologie à l'Université de Paris-Sorbonne, elle s'intéresse aux liens unissant musique et texte littéraire et publie essentiellement sur la musique française des XIX[e] et XX[e] siècles. Elle est, en outre, vice-présidente de *l'Association Maurice Emmanuel* et a co-fondé les *Petites Biennales de Musique Française* (en Sorbonne). Ses recherches concernent également le répertoire pianistique de cette époque et les études interprétatives.

FRANÇOIS LE ROUX

© Philippe Delacroix

Après des études de chant auprès de François Loup, Vera Rosza et Elisabeth Grümmer, c'est dès la fin des années '70 que s'ouvre à lui une carrière internationale de baryton qui le conduira sur les plus prestigieuses scènes d'opéra et lui permettra d'incarner les grands rôles du répertoire, sous la direction de chefs illustres. Parallèlement, il se consacre à l'art de la mélodie qu'il aime désormais transmettre à de jeunes chanteurs qu'il forme dans le monde entier. Il a créé en 1997, à Tours, l'Académie Francis Poulenc – Centre International de la Mélodie Française, reconnue comme l'un des principaux centres de ressources et d'enseignement dans ce domaine. Sa discographie est considérable et a reçu de multiples distinctions.

FRÉDÉRIC LODÉON

© Christophe Abramowitz

Au Conservatoire de Paris, il obtient les Premiers Prix à l'unanimité en Violoncelle et Musique de chambre. Seul Français à ce jour à avoir gagné le Premier Prix du Concours International Rostropovitch, il s'est aussi consacré avec succès, depuis 1990, à la direction d'orchestre. Son premier disque en tant que chef, à la tête de l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine, est consacré aux Suites de Carmen et à la Symphonie en Ut de Georges Bizet. Son autre carrière est celle d'un animateur et présentateur hors-pair d'un nombre impressionnant d'émissions de radio et de télévision : après qu'il ait pris part à 15 Grands Echiquiers, Jacques Chancel lui confie en 1990 une série d'émissions mensuelles : « *Musique, Maestro !* ». Il est producteur et animateur depuis 1992 de l'émission « *Carrefour de Lodéon* » sur France Inter. Sur France Musique il produit successivement « *Le Pavé dans la Mare* », entre 2000 et 2006, puis « *Plaisir d'Amour* ». Il a reçu le Prix Richelieu pour son parfait respect de la langue française.

A l'écoute de Charles Bordes

© « 50 ans de Musique Française » - Tome II - p.12 - Les Editions Musicales de la Librairie de France (Paris 1925)

Dimanche 11 Novembre 2012 - 17h00

La Riche, Prieuré de Saint-Cosme

Les Mélodies sur des poèmes de Paul Verlaine

- Le Son du cor
- Promenade matinale
- Paysage vert
- Épithalame
- Sur un vieil air
- La Bonne Chanson
- Soleils couchants
  (Paysages Tristes I)
- Chanson d'automne
  (Paysages Tristes II)
- L'Heure du berger
  (Paysages Tristes III)
- Promenade sentimentale
  (Paysages Tristes IV)
- Spleen
- Triste, ô triste était mon âme
- Colloque sentimental
- Ô mes morts tristement nombreux
- La Ronde des prisonniers
- Dansons la gigue

Les Œuvres pour piano

- Caprice à cinq temps
- Quatre Fantaisies rythmiques, Opus 16

La plume de Charles Bordes et son étui - collection personnelle Michel Rinaldi - Dovio

FRANÇOIS-RENÉ DUCHÂBLE
PIANO

SOPHIE MARIN-DEGOR
SOPRANO

JEAN-SÉBASTIEN BOU
BARYTON

LES MÉLODIES DE CHARLES BORDES ET LA POÉSIE DE VERLAINE
DE LA MUSIQUE ENCORE ET TOUJOURS

Musicien-né – par atavisme maternel – le « petit Bordes » (1863 / 1909), dernier d'une famille de trois garçons dont deux seront musiciens professionnels, fut éduqué à Tours par les Jésuites du Collège St-Grégoire qui l'initièrent au chant grégorien et polyphonique. À la mort du père, en 1875, la famille quitte Vouvray pour Paris. Charles entre au Conservatoire pour y apprendre le piano avec Marmontel, l'écriture et l'orgue avec César Franck.
Nommé en 1887 organiste et maître de chapelle à Nogent-sur-Marne, il est déjà frappé par l'interpénétration des musiques savantes et populaires. Il obtient en Mai 1889 du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts une mission d'étude des sources du chant populaire basque, étude qui marquera toute son œuvre : ses compositions instrumentales, œuvres de jeunesse écrites entre 1886 et 1891 avant que sa croisade pour les musiques anciennes ne dévore tout son temps, lui attirent respect et admiration. En 1890, il accède au poste prestigieux de maître de chapelle de l'Eglise Saint-Gervais, y prenant place à une tribune rendue célèbre par la dynastie des Couperin au XVIII[e] siècle.

ŒUVRES POUR PIANO

La Société Nationale de Musique, fondée en 1871, dont César Franck fut président entre 1886 et sa mort en 1890, contribua largement à faire découvrir nombre de compositeurs de cette époque au premier rang desquels les « Scholistes » ses disciples… Charles Bordes bénéficia du pouvoir sans mélange qu'exerçait D'Indy sur la programmation des concerts, et la reconnaissance de ses propres œuvres connut alors un véritable « âge d'or ». Ajoutons que Léontine Bordes-Pène (1858 -1924) épouse de Lucien Bordes, le frère aîné de Charles violoncelliste à l'Opéra de Paris, était alors sans conteste la pianiste favorite de Franck comme de D'Indy qui lui dédièrent des œuvres majeures comme Prélude Aria et Finale ou la Symphonie Cévenole « sur un thème montagnard » respectivement. Hélas une sclérose en plaques allait interrompre dès l'âge de 32 ans sa prodigieuse carrière et ce n'est donc pas elle qui créa les cinq pièces pour piano solo que nous entendons ce soir, constituant la presque totalité de l'œuvre pour piano de Charles Bordes. Elle n'en sera que la dédicataire. C'est Henry Jossic, compositeur élève de Massenet et de Fauré, qui va les faire entendre en première audition à la « Nationale », Salle Pleyel, le 6 Février 1892.

Le Caprice à 5 temps ,qui ouvre ce programme, adopte et développe le « tempo zortzico » : rythme curieux, à 3 + 2, directement hérité des recherches de Bordes sur le folklore basque lors de sa mission de Mai-Juin 1889.

Les Quatre Fantaisies Rythmiques furent dès 1891 publiées à l'Édition Mutuelle de la Schola avant d'entrer, mais seulement à partir de 1908, un an avant la mort de leur auteur, au catalogue de Rouart & Lerolle, éditeur régulier des « Scholistes ».
Dans sa thèse de 1985, Bernard Molla* souligne que seule la troisième – la plus sombre de ton – est sans influence basque. Ecrite en 1883 lors de la maladie et de la mort à Fontainebleau de la mère du compositeur, elle fut jointe au recueil juste avant publication. Le chromatisme omniprésent y souligne l'influence de Franck avec lequel Bordes étudie alors l'harmonie.
Les trois autres Fantaisies sont toutes basées sur ces carrures irrégulières transcrites du folklore basque, avec ces mesures à 5/8 (3+2) ou 8/8 (3+2+3). Très virtuoses pianistiquement, elles marquent les débuts de Charles Bordes dans sa veine ethno-musicologique qui l'amènera plus tard à la publication de ses recueils de « Douze Chansons amoureuses du Pays Basque français » ou autre « Onze Chansons du Languedoc »…

L'ŒUVRE LYRIQUE DE CHARLES BORDES, fil

rouge de toute sa vie de compositeur, exprime la quintessence de son génie :

• ses mélodies, seront créées entre 1884 et 1905 ;

• son drame lyrique, « Les Trois Vagues », tiré d'une légende populaire basque, l'occupe de 1891 à la toute fin de sa vie, restant inachevé, en dépit d'un travail acharné. Dukas en comparera la qualité à celle de Carmen…

Claire Croiza, célèbre cantatrice aimée d'Honegger, que Ravel, Fauré, Roussel ou Poulenc, se plaisaient à accompagner personnellement au piano, professeur de Camille Maurane et de Gérard Souzay notamment, affirmait : ***« Bordes, quand on ne l'ignore pas, on l'aime, mais le plus souvent on l'ignore. Je remercie celles et ceux qui le chantent : ils réparent une grande injustice. »*** (in Dossier « Mélodistes français », notes de cours, fascicules dactylographiés, sans pagination, cité par Ruth L. White**).

CHARLES BORDES ET LA POÉSIE DE PAUL VERLAINE

Bordes choisit Verlaine dès 1884 (il a 21 ans) et lui consacre quasiment la moitié de sa production connue à ce jour : seize des trente trois mélodies qui nous sont parvenues sont inspirées par les vers du « Pauvre Lélian ». Une dix-septième fut écrite – sur « Green » – mais demeure introuvable.
Verlaine – au contraire de Lamartine – appréciait que l'on mît de la musique sous ses vers. Chabrier, ami des Parnassiens, connut le poète dès 1863 et lui fit écrire les livrets de deux opéras-bouffes, « Fisch-Ton-Kan » et « Vaucochard et Fils 1[er] ». Il est possible que l'auteur d'España, membre du cercle des Franckistes, qui venait volontiers renforcer le chœur de Charles Bordes, ait initié ce dernier – dès les années 1880 – à l'art du Prince des poètes. Fauré ne s'y intéressera qu'à partir de 1887, et Debussy bien plus tard encore.

Charles Bordes et Paul Verlaine se sont-ils connus ? On l'ignore à ce jour, mais l'on a la preuve que Bordes fit parvenir au poète une invitation pour la Semaine Sainte musicale qu'il organisait à Saint-Gervais : le 1[er] Avril 1892, Alfred Ernst, chroniqueur musical pour la *Revue Contemporaine*, écrit une lettre à Verlaine, ainsi rédigée :

Cher Monsieur,
Mon ami Charles Bordes, maître de chapelle de Saint-Gervais, me charge de vous faire tenir le billet ci-contre, vous assurant le droit à une place aux offices de la Semaine Sainte en son église – offices où l'on exécutera de très belles musiques anciennes (Josquin des Prés, Allegri, Palestrina, Vittoria, Corsi, etc...).
J'apprends que vos Liturgies ont paru…
Votre tout cordialement dévoué,

Alfred Ernst
(Ruth L. White** - Op. cit. pages 50-51)

LES SEIZE MÉLODIES SUR LES POÈMES DE VERLAINE

Elles sont écrites à des époques très diverses de la vie de leur auteur. On en suit la création à la fois par les dates de composition que Charles Bordes note en général scrupuleusement, au bas de ses partitions, ou par les comptes rendus des concerts de la Société Nationale de Musique.

• Les années 1884 à 1886 voient éclore les quatre ***« Paysages Tristes »***, voulus par Verlaine comme de véritables musiques : ***« Ne sont-ils pas en quelque sorte l'œuf de toute une volée de vers chanteurs, vagues ensemble et définis, dont je reste peut-être le premier en date oiselier ? »*** dit-il lui même dans sa « Critique des Poèmes Saturniens » (*Revue d'aujourd'hui* n°3, 15 mars 1890).
• ***Colloque sentimental*** est aussi l'une des premières mélodies de Bordes, datant de 1884 et dédiée à Henri Duparc. Debussy ne réutilisera le même texte que vingt ans plus tard en 1904. Bordes ne la publia pas et elle ne parut qu'en Août 1924, dans le supplément de la *Revue musicale*.
• ***Spleen***, et ***Ô, Triste, triste était mon âme*** sont deux mélodies composées aussi en 1886 à Paris à partir des *Romances sans Paroles*.
• Des années 1888 et 1889, que Bordes passe comme organiste à Nogent-sur-Marne, datent ***La Bonne Chanson*** et ***Epithalame***, où se fait vivement sentir l'influence de Schumann.
• ***Dansons la Gigue***, dédiée à Paul Poujaud - un ami proche de Bordes et de Debussy, mais aussi des grands peintres de l'époque - est écrite pour un grand orchestre que dirige Vincent D'Indy, Salle Erard, le 21 Avril 1890. Il y accompagne un baryton qui fera une grande carrière, jusqu'au Metropolitan de New York, Charles Gilibert. Bordes y utilise une chanson du XIV[e] siècle, *The Keel Row* très en situation pour ce poème de la veine anglaise de Verlaine.
• Le lien souvent évoqué entre Bordes et Debussy n'est pas factice car, outre les élogieux propos que tient Claude de France dans son *« Monsieur Croche »* au sujet du maître de chapelle de Saint-Gervais, deux mélodies de ce dernier – ***Le son du Cor*** (entre 1888 et 1896) et ***Paysage vert*** (1894) – sont créées Salle Erard en 1902 par Nelly Lombroso avec au piano Riccardo Viñes, qui fait entendre le même soir en première audition la suite « Pour le Piano » de Debussy.
• ***Sur un vieil air*** : *Plaisir d'Amour* en est le « fin refrain incertain » que Bordes fait sourdre en filigrane du « piano, que baise une main frêle ». Bordes achève en 1895 cette belle mélodie, elle aussi écrite pour orchestre puis transcrite pour le piano.
• ***Promenade matinale***, tirée de *La Bonne Chanson*, recueil de Verlaine écrit pour ses fiançailles, inspire à Bordes une mélodie qu'il dédie à Ropartz. « Je l'aime bien comme musique ; j'espère que l'orchestre ne sera pas trop saugrenu… » écrit-il modestement à ce dernier… Eléonore Blanc, soliste du quatuor des « Chanteurs de Saint Gervais » la crée, dirigée par D'Indy le 18 Mai 1897.
• Référence à l'enfermement de Verlaine au pénitencier de Mons en 1873, ***La Ronde des Prisonniers***, écrite par Bordes en 1899, est dédiée à Alexandre Guilmant et créée Salle Pleyel le 29 Avril 1905 dans sa version pour voix et piano.
• ***O mes morts tristement nombreux*** : œuvre bouleversante, le poème en est d'un Verlaine hanté par le souvenir de Lucien Létinois, ce jeune paysan de 17 ans qu'il aima d'abord comme un fils adoptif avant d'éprouver bientôt pour lui d'autres sentiments, et dont la mort six ans plus tard laissa le poète désemparé. Composée en 1903, c'est la dernière œuvre de Charles Bordes écrite sur des vers de Verlaine.

* Molla B. : *Charles Bordes, pionnier du renouveau musical français entre 1890 et 1909* - Thèse de musicologie, Université de Lyon II, 1985

** White R.L. : *Verlaine et les musiciens* - Paris, Minard 1992

Le son du cor *(Sagesse IX)*

Le son du cor s'afflige vers les bois,
D'une douleur on veut croire orpheline
Qui vient mourir au bas de la colline
Parmi la bise errant en courts abois.

L'âme du loup pleure dans cette voix
Qui monte avec le soleil, qui décline
D'une agonie on veut croire câline
Et qui ravit et qui navre à la fois.

Pour faire mieux cette plainte assoupie,
La neige tombe à longs traits de charpie
A travers le couchant sanguinolent

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,
Tant il fait doux par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent.

Promenade sentimentale *(La Bonne Chanson I)*

Le soleil du matin doucement chauffe et dore
Les seigles et les blés tout humides encore,
Et l'azur a gardé sa fraîcheur de la nuit.
L'on sort sans autre but que de sortir ; on suit,
Le long de la rivière aux vagues herbes jaunes,
Un chemin de gazon que bordent de vieux aulnes.
L'air est vif. Par moment un oiseau vole avec
Quelque fruit de la haie ou quelque paille au bec,
Et son reflet dans l'eau survit à son passage.
C'est tout.

Mais le songeur aime ce paysage,
Dont la claire douceur a soudain caressé
Son rêve de bonheur adorable, et bercé
Le souvenir charmant de cette jeune fille,
Blanche apparition qui chante et qui scintille,
Dont rêve le poète et que l'homme chérit,
Evoquant en ses vœux dont peut-être on sourit
La Compagne qu'enfin il a trouvée, et l'âme
Que son âme depuis toujours pleure et réclame.

Paysage vert *(Sagesse XIII)*

L'échelonnement des haies
Moutonne à l'infini, mer
Claire dans le brouillard clair
Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins
Sont légers sur le vert tendre
Où vient s'ébattre et s'étendre
L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un Dimanche
Voici se jouer aussi
De grandes brebis,
Aussi douces que leur laine blanche.

Tout à l'heure déferlait
L'onde, roulée en volutes,
De cloches comme des flûtes
Dans le ciel comme du lait.

Epithalame *(La Bonne Chanson XIX)*

Donc, ce sera par un clair jour d'été :
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera, parmi le satin et la soie,
Plus belle encor votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,
Frissonnera somptueux à longs plis
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente ;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux.

Sur un vieil air *(Romances sans Paroles - Ariettes oubliées V)*

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
Rôde discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle.

Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
Qui lentement dorlote mon pauvre être ?
Que voudrais-tu de moi, doux chant badin ?
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain
Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin ?

La Bonne Chanson *(La Bonne Chanson XX)*

J'allais par les chemins perfides,
Douloureusement incertain.
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore ;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur.
Votre voix me dit : « Marche encore ! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,
Nous a réunis dans la joie.

Soleils couchants *(Paysages tristes I)*

Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants.
Et d'étranges rêves,
Comme des soleils
Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils,
Défilent sans trêves,
Défilent, pareils
À des grands soleils
Couchants sur les grèves.

Chanson d'automne *(Paysages Tristes II)*

Les sanglots longs
Des violons
  De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
  Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
  Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens,
  Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
  Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
  Feuille morte...

L'Heure du berger *(Paysages Tristes III)*

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse la prairie
S'endort fumeuse, et la grenouille crie
Par les joncs verts où circule un frisson ;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit.

Promenade Sentimentale *(Paysages Tristes IV)*

Le couchant dardait ses rayons suprêmes
Et le vent berçait les nénuphars blêmes ;
Les grands nénuphars entre les roseaux
Tristement luisaient sur les calmes eaux.
Moi j'errais tout seul, promenant ma plaie
Au long de l'étang, parmi la saulaie
Où la brume vague évoquait un grand
Fantôme laiteux se désespérant
Et pleurant avec la voix des sarcelles
Qui se rappelaient en battant des ailes
Parmi la saulaie où j'errais tout seul
Promenant ma plaie ; et l'épais linceul
Des ténèbres vint noyer les suprêmes
Rayons du couchant dans ses ondes blêmes
Et les nénuphars, parmi les roseaux,
Les grands nénuphars sur les calmes eaux.

Spleen *(Romances sans Paroles – Aquarelles)*

Les roses étaient toutes rouges
Et les lierres étaient tout noirs.

Chère, pour peu que tu te bouges,
Renaissent tous mes désespoirs.

Le ciel était trop bleu, trop tendre,
La mer trop verte et l'air trop doux.

Je crains toujours, – ce qu'est d'attendre ! –
Quelque fuite atroce de vous.

Du houx à la feuille vernie
Et du luisant buis je suis las,

Et de la campagne infinie
Et de tout, fors de vous, hélas !

Ô, Triste *(Romances sans Paroles– Ariettes oubliées VII)*

Ô triste, triste était mon âme
À cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Bien que mon cœur, bien que mon âme
Eussent fui loin de cette femme.

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Colloque sentimental *(Fêtes Galantes)*

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne ?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

-Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? - Non.

- Ah ! Les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Ô, mes morts tristement nombreux
(Amour XXV)

Ô mes morts tristement nombreux
Qui me faites un dôme ombreux
De paix, de prière et d'exemple,
Comme autrefois le Dieu vivant
Daigna vouloir qu'un humble enfant
Se sanctifiât dans le temple,

Ô mes morts penchés sur mon cœur,
Pitoyables à sa langueur,
Père, mère, âmes angéliques,
Et toi qui fus mieux qu'une sœur,
Et toi, jeune homme de douceur
Pour qui ces vers mélancoliques,

Et vous tous, la meilleure part
De mon âme, dont le départ
Flétrit mon heure la meilleure,
Amis que votre heure faucha,
Ô mes morts, voyez que déjà
Il se fait temps qu'aussi je meure.

Car plus rien sur terre qu'exil !
Et pourquoi Dieu retire-t-il
Le pain lui-même de ma bouche,
Sinon pour me rejoindre à vous
Dans son sein redoutable et doux,
Loin de ce monde âpre et farouche.

Aplanissez-moi le chemin,
Venez me prendre par la main,
Soyez mes guides dans la gloire,
Ou bien plutôt, – Seigneur vengeur ! –
Priez pour un pauvre pécheur
Indigne encor du Purgatoire.

La Ronde des Prisonniers
(Parallèlement – Révérence Parler III)

La cour se fleurit de souci
  Comme le front
  De tous ceux-ci
  Qui vont en rond
En flageolant sur leurs fémurs
  Débilités
  Le long du mur
  Fou de clarté.

Tournez, Samsons sans Dalila,
  Sans Philistins,
  Tournez bien la
  Meule au destin.
Vaincu risible de la loi,
  Mouds tour à tour
  Ton cœur, ta foi
  Et ton amour !

Ils vont ! et leurs pauvres souliers
  Font un bruit sec,
  Humiliés,
  La pipe au bec.
Pas un mot ou bien le cachot,
  Pas un soupir.
  Il fait si chaud
  Qu'on croit mourir.

J'en suis de ce cirque effaré,
  Soumis d'ailleurs
  Et préparé
  À tous malheurs.
Et pourquoi si j'ai contristé
  Ton vœu têtu,
  Société,
  Me choierais-tu ?

Allons, frères, bons vieux voleurs,
  Doux vagabonds,
  Filous en fleurs,
  Mes chers, mes bons,
Fumons philosophiquement,
  Promenons-nous
  Paisiblement :
  Rien faire est doux.

Dansons la Gigue
(Romances sans Paroles – Aquarelles – Streets)

Dansons la gigue !

J'aimais surtout ses jolis yeux,
Plus clairs que l'étoile des cieux,
J'aimais ses yeux malicieux.

  Dansons la gigue !

Elle avait des façons vraiment
De désoler un pauvre amant,
Que c'en était vraiment charmant !

  Dansons la gigue !

Mais je trouve encore meilleur
Le baiser de sa bouche en fleur
Depuis qu'elle est morte à mon cœur.

  Dansons la gigue !

Je me souviens, je me souviens
Des heures et des entretiens,
Et c'est le meilleur de mes biens.

  Dansons la gigue !

Les Artistes

FRANÇOIS-RENÉ DUCHÂBLE • PIANO

© J.P. Chavanon

François-René Duchâble est une figure atypique du piano. Naturellement doué pour le clavier, il entre au CNSM de Paris qui lui décerne à treize ans le Premier Prix de Piano. Trois ans plus tard, il participe au Concours musical international Reine Élisabeth de Bruxelles, où Arthur Rubinstein remarque son talent et lui prodigue de précieux encouragements. En 1973, il remporte le Prix de la Fondation Sacha-Schneider. Depuis, il s'est produit en récital à travers le monde, en Europe, aux États-Unis, au Canada et au Japon. François-René Duchâble quitte le devant de la scène en 2003 : il annonce le 31 juillet qu'il met un terme à sa carrière de concertiste, et ce en dépit d'un talent rare qui l'inscrit dans la tradition des grands virtuoses français du xxe siècle tels que Samson François ou Yves Nat. Depuis lors, il s'est mis en retrait, non en cessant de se produire, mais en donnant à ses prestations une orientation toute autre, prodiguant la musique à ceux qui y ont rarement accès, ou en des lieux où le pousse son amour de la nature.

SOPHIE MARIN-DEGOR • SOPRANO

© DR

Issue de la Maîtrise de Radio-France, sa participation à l'*Orphée* de Glück au Théâtre des Champs-Elysées, sous la direction de Sir Charles Mackerras au côté de Marilyn Horne, lui ouvre les portes du répertoire classique… Avec Jean-Claude Malgoire, elle aborde des rôles de premier plan tant dans l'opéra et l'oratorio baroque (Haendel, Lully…) que mozartien dans lequel ensuite elle se spécialise. Ainsi elle interprète Bastienne, Servilia, Papagena, Barberina puis Zerlina, Despina, Suzanna au Théâtre des Champs-Elysées et Pamina puis Donna Anna au Grand Théâtre de Tours (2000) et enfin elle est la Comtesse (2002) à l'Opéra de Saint-Etienne. Elle devient une Mélisande recherchée, participant notamment à la création scénique de l'ouvrage à Moscou. Outre l'opéra elle se produit aussi fréquemment en concert et en récital, notamment en duo *« Les Demoiselles de… »*. En Allemagne, elle est élue « meilleure artiste lyrique de l'année » par Opernwelt en 2003 pour Marianne et en 2004 pour Armide. Elle a signé de nombreux disques, dont ceux, pour Timpani, de *Polyphème* de Jean Cras, de *Sophie Arnould* de Pierné et du *Cœur du Moulin* de Déodat de Séverac.

JEAN-SÉBASTIEN BOU • BARYTON

© DR

Après des études au CNSM de Paris, Jean-Sébastien Bou est très vite engagé sur les scènes françaises et étrangères. Il interprète le rôle de Pelléas sous la direction de Marc Minkowski à l'occasion du centenaire de la création de cette oeuvre à l'Opéra Comique, ainsi que sur diverses scènes nationales et étrangères. Il crée le rôle de Werther en France dans la version pour baryton de Battistini au Grand Théâtre de Tours sous la direction de Jean-Yves Ossonce. Il est régulièrement l'invité des scènes lyriques où il interprète les rôles du répertoire : Marcello *(La Bohème)*, Silvio *(Pagliacci)*, Ping *(Turandot)*, Ottokar *(Der Freischütz)*, le Héraut *(Lohengrin)*, Oreste *(Iphigénie en Tauride)*, Florestan *(Véronique)*, Valentin *(Faust)*, le rôle titre de *Don Giovanni*. Il chante le rôle de Borilé *(Les Boréades)* dans la production de l'Opéra de Paris à New York. Sa carrière de chanteur le conduit à collaborer avec des chefs tels que John Nelson, Charles Dutoit, Michel Plasson, Jean-Claude Casadesus et William Christie. Pour Timpani il a enregistré les rôles principaux de *Sophie Arnould* de Pierné et du *Cœur du Moulin* de Séverac.

L'association Charles Bordes

Fondée en 1999 par une poignée d'amis du chant choral, l'Association avait à l'époque constitué un ensemble vocal avec pour sous-titre « Les Chanteurs de Saint-Julien », à l'imitation des « Chanteurs de Saint-Gervais » de Charles Bordes. Son but était – et demeure – de rendre hommage à travers concerts, disques, conférences… à l'homme de Vouvray qui sut à la fin du XIXe siècle donner une impulsion décisive à ce fameux « retour à la musique ancienne » que les pionniers du Baroque ne reprirent qu'au milieu des années '50.

Les premiers enregistrements d'Alfred Deller, Nikolaus Harnoncourt, Gustav Leonhardt, en effet, pourraient laisser croire que c'est avec eux que tout a commencé, mais ce serait oublier que Wanda Landowska était passée par la Schola Cantorum, et que Charles Bordes montait (et publiait…), à travers cette école qu'il avait créée, les œuvres des grands polyphonistes du XVIe siècle, celles de Schütz ou de Monteverdi, les Cantates de Bach (avec Louis Diémer au piano ou au clavecin pour le continuo…). Les opéras de Rameau renaissaient alors grâce à lui de leurs cendres, comme aussi « Atys » de Lully, succès foudroyant des Arts Florissants de William Christie, mais exactement un siècle après que Charles Bordes l'ait lui aussi glorifié !

Michel Daudin, ancien disciple de Michel Corboz et d'Eric Ericson, dut – suite à un grave accident – renoncer à la direction chorale qu'il aimait pratiquer en marge de sa profession médicale. Il proposa alors à ses amis – à partir de 2009, centenaire de la mort de Charles Bordes – d'engager, avec l'aide du Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance, des recherches approfondies sur ce personnage étonnant et jadis célèbre, afin de lui redonner dans la mémoire collective, notamment en Touraine, une place plus conforme à la portée visionnaire de son action.

Depuis quatre ans, les « **Journées Charles Bordes** » ont donc pris place dans le calendrier tourangeau, et des parutions discographiques, récompensées au niveau national, témoignent de cette volonté non seulement de servir le souvenir de ce musicien mais aussi de montrer combien sa vision transversale, décloisonnée, de la vie musicale nous « parle » encore aujourd'hui !

Remerciements à toute l'équipe des bénévoles (tout particulièrement à Françoise SAUCRAY) qui ont contribué à l'organisation de ces *Journées*.

2013, année du cent-cinquantenaire de la naissance de Charles Bordes, est inscrite par le Ministère de la Culture au nombre des « Grandes Commémorations Nationales »

LE CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LA RENAISSANCE

Le CESR, Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, créé à Tours en 1956 s'est d'abord constitué autour d'une bibliothèque et d'un centre de documentation. Il se consacre à l'étude de la civilisation de la Renaissance entendue au sens chronologique le plus large, « de Pétrarque à Descartes ».

Le CESR est organisé sur une base pluridisciplinaire qui lui permet d'être structuré autour de sept domaines de recherche : « Histoire », « Histoire de l'Art », « Histoire des Sciences », « Littératures françaises et anciennes », « Littératures européennes », « Musicologie », « Philosophie ». Plusieurs projets sont déployés autour du livre ancien et de la littérature (Bibliothèques Virtuelles Humanistes), des traités d'architecture (Architectura), des sources de musique des XIVe, XVe et XVIe siècles (Ricercar) et de la présence de Léonard de Vinci en France (Romorantin).

Aujourd'hui, le CESR bénéficie, sous la direction de Philippe Vendrix, d'une renommée internationale. Il est devenu l'une des références européennes dans le domaine des recherches sur la Renaissance. Il organise régulièrement colloques, tables rondes, journées d'études, séminaires de recherche et écoles thématiques.

Dès leur création en 2009 les « Journées Charles Bordes » ont eu le bonheur d'engager une collaboration féconde avec le CESR, ce dernier aimant reconnaître, dans la démarche qui fut celle de Charles Bordes vis-à-vis de la musique ancienne, les prémices des missions qui sont aujourd'hui les siennes propres.

LES MÉLODIES DE CHARLES BORDES
BEAUCOUP D'INÉDITS AU DISQUE

Créé en 1990 par Stéphane TOPAKIAN, le label TIMPANI, en s'accociant avec les « JOURNEES CHARLES BORDES », demeure fidèle à son rôle de pionnier de la Musique Française et œuvre pour la re-découverte des « Mélodies » de Bordes.

LE PALAZZETTO BRU ZANE – CENTRE DE MUSIQUE ROMANTIQUE FRANÇAISE – a pour vocation de favoriser la redécouverte du patrimoine musical français du « grand » XIXe siècle (1780-1920), en lui assurant le rayonnement qu'il mérite et qui lui fait encore défaut. Situé à Venise, dans un palais de 1695 restauré spécifiquement pour l'abriter, le Palazzetto Bru Zane, Centre de musique romantique française, est une réalisation de la Fondation Bru. Alliant ambition artistique et exigence scientifique, le Centre reflète l'esprit humaniste qui guide les actions de cette fondation. Recherche et édition, programmation et diffusion de concerts à l'international, et soutien à l'enregistrement discographique, sont les principales activités du Palazzetto Bru Zane qui a ouvert ses portes en 2009.

Les 3 autres disques des Journées Charles Bordes

Sept Paroles du Christ en Croix
ENSEMBLE VOCAL DE LAUSANNE
dirigé Michel CORBOZ.

Edition MIRARE - 2009

Requiem & Messe Chorale
ENSEMBLE VOCAL DE LAUSANNE
dirigé Michel CORBOZ.

Edition MIRARE - 2010

Palestrina
LUDUS MODALIS
dirigé Bruno BOTERF.

2011

LE COMITÉ D'HONNEUR « CHARLES BORDES »

Monseigneur Nicolas AUBERTIN, Archevêque de Tours

Christophe BARBIER, Directeur de la rédaction de « L'Express »

Vincent BERTHIER DE LIONCOURT,
Ancien Directeur du Centre de Musique Baroque de Versailles et ancien DRAC de la Région Bourgogne

Gilles CANTAGREL, Correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, ancien Directeur de France Musique

Myriam CHIMENES, Directrice de Recherches au C.N.R.S., spécialiste de Debussy et Poulenc

Michel CORBOZ, Fondateur de l'« Ensemble Vocal de Lausanne »

François-René DUCHÂBLE, Pianiste

Alain DUREL, Ancien Directeur de la Musique à Radio France, du Théâtre des Champs-Elysées et de l'Opéra de Lyon

Joël FILY, Ancien Préfet d'Indre-et-Loire

Patrice FONTANAROSA, Violoniste, professeurà la « Schola Cantorum »

Jean GERMAIN, Sénateur-Maire de Tours

Elisabeth GIULIANI, Directrice du département de Musique de la Bibliothèque Nationale.

Jean-Yves HAMELINE, Musicologue et Docteur en Théologie, Professeur émérite de l'Institut catholique de Paris

Denis HERLIN, Directeur de recherches au C.N.R.S., ancien Président de la Société Française de Musicologie

Elisabeth KOEHLER, Présidente d'honneur de l'Académie du Disque Lyrique, ancienne responsable des relations-presse de DGG-France

François LE ROUX, Baryton, fondateur et directeur de l'Académie Francis Poulenc de Tours

Geneviève LESPINARD, Docteur en Musicologie, Professeur au CNR de Grenoble

Catherine MASSIP, Ancienne Directrice du département de Musique de la Bibliothèque Nationale

Bernard MOLLA, Auteur de « Charles Bordes pionnier du renouveau musical français entre 1890 et 1909 »

Denis RAISIN DADRE, Directeur musical et fondateur de l'« Ensemble Doulce Mémoire »

Bernard RAVENEL, Professeur Honoraire de Musicologie de l'Université de Nancy II

Philippe VENDRIX, Directeur du C.E.S.R.

Les Journées Charles Bordes

ONT PU VOIR LE JOUR GRÂCE AUX SOUTIENS INSTITUTIONNELS SUIVANTS

VILLE DE TOURS
COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION TOURS-PLUS
CONSEIL GÉNÉRAL D'INDRE-ET-LOIRE

UNIVERSITÉ FRANÇOIS - RABELAIS DE TOURS
CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LA RENAISSANCE
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE TOURS
BIBLIOTHÈQUES DE TOURS
OFFICE DE TOURISME DE TOURS

ET BÉNÉFICIENT DE L'APPUI, AU TITRE DU MÉCÉNAT D'ENTREPRISE, DE

CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS
AMPLITUDE
HARMONIA MUNDI BOUTIQUES
CAFÉ BRASSERIE « LE PALAIS »

REMERCIENT

FONDATION BRU-ZANE
FRANCE MUSIQUE
RADIO CLASSIQUE
RADIO SAINT-MARTIN
RADIO BLEU TOURAINE
LA NOUVELLE RÉPUBLIQUE ET TV-TOURS

Création : PROGRAPHIK.fr / 09 50 77 37 37